Québec, lesquelles sont toutes propres à être habitées. Je n'en fais point de description en particulier, n'ayant dessein que de vous donner qu'une brièvе connaissance de tous le pays, et de quelques lieux principaux.

La côte du Sud depuis Tadoussac jusqu'à Québec est fort belle, et une terre plus basse et qui paraît, par les arbres dont elle est chargée, être fort bonne. Il y a plusieurs belles rivières toutes remplies de poissons et de gibier dans la saison ; il se trouve de belles prairies le long de la côte, ce qui fait qu'il y a quantité de bêtes fauves.

Depuis Québec jusqu'aux Trois-Rivières, du même côté du Sud, les terres sont assez belles, et il y a d'assez beau bois ; mais elles sont élevées jusqu'à six ou sept lieues au-dessous des Trois-Rivières, où elles commencent à être basses, belles, unies: et cela continue jusques dans le pays des iroquois. Ces terres sont parfaitement bonnes, entrecoupées de rivières, garnies de lacs par endroits. Quantité de prairies se rencontrent non seulement le long du fleuve, à l'entour des lacs dans ces petites rivières, mais encore dans les terres : ce qui fait que la chasse y est abondante, tant d'oiseaux que d'animaux.

Du côté du nord, depuis le Cap-Tourmente, qui est sept lieues plus bas que Québec, jusqu'au Cap-Rouge, qui est trois lieues au-dessus ; cela est habité le long du grand fleuve : depuis le Cap-Rouge jusqu'à la rivière Sainte Anne, qui font environ dix-sept lieues du pays en montant, les terres y sont assez belles ; mais l'abord n'en est pas si agréable, à cause que la plupart de la côte est pierreuse. Il ne laisse pas de s'y trouver de belles rivières, et des prairies par endroits. Depuis la rivière Ste. Anne jusqu'aux Trois-Rivières, qui contient environ dix lieues de pays, les terres y sont très-belles et basses ; le bordage le long du grand fleuve est sable ou praries ; les forêts y sont très-belles et bien aisées à défricher.

Depuis Québec jusqu'aux Trois-Rivières, il n'y a point d'îles, sinon deux petites d'environ une lieue de tour chacune, et qui sont proches de la terre ferme du côté du nord ; elles se nomment l'île Ste. Anne et l'île St. Eloi.

Depuis les Trois-Rivières jusqu'à Montréal, il y en a quantité et de fort belles, et la plupart n'ont pas encore de nom ; quelques-unes des principales s'appellent l'île St. Ignace, auprès de laquelle il y en a près d'une vingtaine que l'on appelle les îles Richelieu. Je ne dirai rien de leurs beautés, ni de la grande chasse et pêche qui s'y rencontre ; je serais trop long si à tous les endroits j'en voulais faire une déduction ; je me contenterai seulement de dire que les prairies y sont abondantes.

Il croît dans les bois une quantité prodigieuse d'orties propres à faire du chanvre ; les sauvages Huron et Iroquois s'en servent pour faire divers ouvrages, comme des sacs, rets, colliers et armures ; il s'en trouve grande quantité en beaucoup d'endroits de ce pays ici.

Ensuite se voit d'autres îles, que l'on nomme les îles Bouchard ; plus haut sont les îles St. Jean, ensuite les îles Percé, l'île de Ste. Thérèse, l'île St. Paul, et plusieurs autres qui n'ont point encore de nom, toutes très-belles et bien commodes pour être habitées, et qui d'ailleurs sont abondantes en chasse, pêche et prairies.

Suivant la côte du nord, le pays est très-beau, et tout le long du fleuve ce sont prairies ; beaucoup de petites rivières arrosent ces terres.

La rivière des Prairies est une grande rivière qui se joint au fleuve St. Laurent, six lieues au-dessous de l'habitation de Mont-Royal, vingt-quatre lieues au-dessus des Trois-Rivières ; l'on prend cette rivière pour aller au pays des Hurons, quoique le chemin en soit beaucoup plus long et plus mal-aisé que l'autre, pour éviter les Iroquois qui habitent sur le bord du grand lac qu'on appelle le lac des Iroquois, par où passe cette grande rivière.

Je ne ferai point la description des terres qui se rencontrent des deux côtés de cette rivière qui tire au nord, vû qu'il est malaisé d'y pouvoir habiter à cause des sauts ou cascades d'eaux qui s'y rencontrent, qui empêchent la rivière d'être navigable à d'autres bâtiments qu'aux petits vaisseaux dont se servent les sauvages, qui peuvent être transportés d'un lieu à un autre, sans autre machine que les épaules d'un hommes ou de deux au plus. C'est bien dommage ; car il y a de très-beaux pays, et qui mériteraient bien d'être habités : mais surtout un endroit appelé la Petite Nation, qui est environ vingt ou trente lieus au-dessus du Mont-Royal, et qui contient presque vingt lieues de pays le long du fleuve, le plus beau qui se puisse voir pour un pays non-habité ; car les Iroquois en ont chassé les sauvages qui y habitaient. C'est un beau bois rempli de petits lacs et de prairies, avec un fort grand nombre de petites rivières : tout cela si plein de chasse êt de pêche, qu'il n'est pas croyable : mais ce qui est le plus admirable, c'est : le grand nombre de bêtes fauves qui si rencontrent ; car je sais qu'il y a eu de nos français qui, en descendant des Hurons, ont fait rencontre de bandes de ces animaux, qu'on appelle ici vaches sauvages, qui sont proprement de grand cerf, où ils estimaient qu'il y en avait bien huit à neuf cents, sans parler des vrais cerfs, des ours, élans, castors, loutres, rats-musqués, et plusieurs autres sortes d'animaux : mais la porte en est fermée par un grand sault qui a pour le moins trois lieues de long, quand je dis fermée, c'est pour le présent ; car quand le pays sera habité, et que les Iroquois seront soumis, on trouvera bien l'invention de s'en rendre l'entrée facile : et puis on ne manquera pas de beaux lieux à habiter, qui ne peuvent pas être occupés d'ici à bien long-temps. En voilà ce me semble assez pour connaître le pays ; disons seulement un petit mot du terroir : il s'y trouve de la terre glaise par endroits. La terre est noire, sablonneuse, rouge, pierreuse en d'autres endroits ; mais toutes sont assez fertiles : et pour preuve de cela je ferai le chapitre suivant des arbres qu'elie produit.

(A CONTINUER.)